Goffin

ALBERT GIRAUD

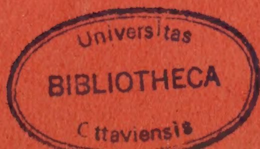


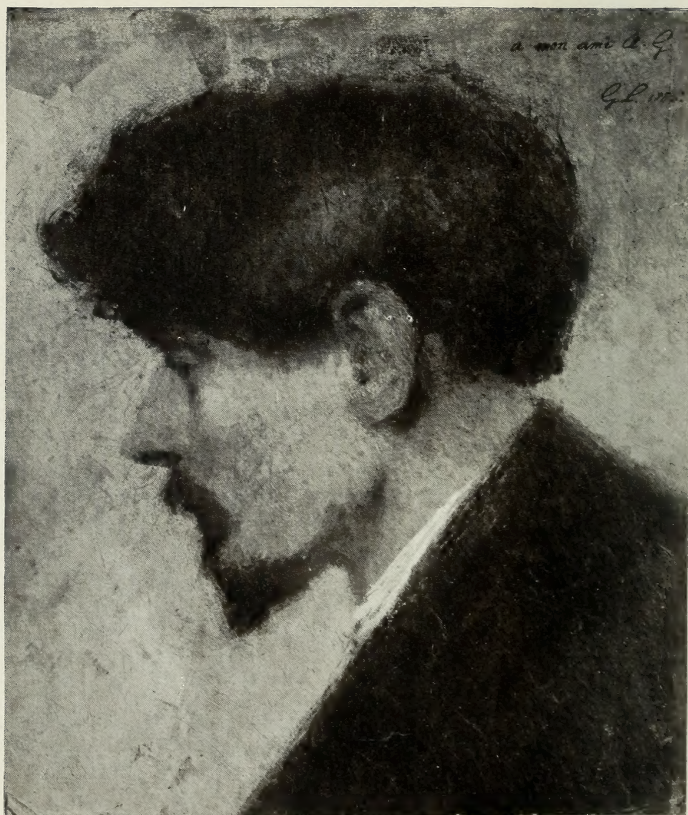
LES GRANDS BELGES

ARNOLD GOFFIN

Albert Giraud

1920





Le portrait du Poëte
par Georges Lemmen
(1886)

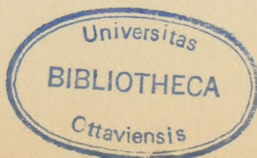
LES GRANDS BELGES

ARNOLD GOFFIN

Albert Giraud

TURNHOUT
ÉTABLISSEMENTS BREPOLS, S. A.
Imprimeurs-Éditeurs

1920



DERNIÈRES PUBLICATIONS DU MÊME AUTEUR:

LA LÉGENDE DES TROIS COMPAGNONS. Bruxelles, Lamertin. un vol.

I FIORETTI. *Les petites fleurs de la vie du petit pauvre de J. C. Saint François d'Assise.* Paris, Bloud. deux vol.

S. FRANÇOIS D'ASSISE DANS LA LÉGENDE ET DANS L'ART PRIMITIFS ITALIENS. Bruxelles, Van Oest. un vol. illustré

THIERRY BOUTS, Bruxelles, Van Oest. un vol. ill.

PINTURICCHIO, Paris, Laurens. un vol. ill.

THOMAS VINÇOTTE (en coll. avec M. P. Lambotte) un vol. illustré, Bruxelles, Van Oest.

EMILE VERHAEREN : collection des *Grands Belges.*

JULIEN DILLENS : collection des *Grands Belges.*

A paraître prochainement :

POUSSIÈRES DU CHEMIN. *Par les routes d'Italie et de Flandre.* Bruxelles, Lamertin. un vol.

HEURES SOMBRES. *Dans les ténèbres de la culture allemande.* un vol.

L'ART ET LES ARTISTES BELGES EN ITALIE AUX SIÈCLES PASSÉS. un vol.

EN MARGE DE LA RÉALITÉ. un vol.

VICTOR ROUSSEAU (coll. des *Grands Belges*). un vol.

ALBERT GIRAUD

Si la critique voulait appliquer strictement à l'étude de la personnalité et de l'œuvre d'Albert Giraud la théorie déterministe de Taine, elle se trouverait fort embarrassée. L'artiste, certes, n'est qu'un phénomène comme un autre, et qui n'est pas plus susceptible de gestation spontanée. Dès lors, il ne fait pas doute que les influences de la race à laquelle il appartient, du milieu et du moment où il est apparu, aient dû agir sur lui. Cependant, les exceptions qui se présentent à l'esprit sont foule, et on ne peut s'empêcher de songer, pour les justifier, que les anomalies ne sont pas moins fréquentes, sans doute, dans l'humanité que dans le reste de la nature.

Giraud est d'origine flamande. Il est flamand, fils de flamands. Il est né en 1860, à Louvain, capitale d'une région, le Hageland — la terre de Hage — dans le nom de laquelle s'est perpétué le souvenir des lointaines invasions germaniques. Son enfance et son adolescence se sont écoulées en cette ville, dans une ambiance fortement imprégnée de l'esprit du terroir.

Interrogez, pourtant, l'œuvre du poète. Vainement y chercherez vous trace de ses hérédités, à moins que vous ne situiez l'action de celles-ci dans le tact raffiné et subtil de la couleur, dans le goût du faste et dans la sensualité gourmande dont elle témoigne en nombre de ses pages. Peut-être faudrait-il ajouter : dans la forme chatoyante, un peu trop chargée d'images, dont il a usé, durant une certaine période, si cette phase de l'évolution de son art ne devait pas être mise en relation avec des influences littéraires dont tous les écrivains con-

temporains, en France et en Belgique, ont plus ou moins subi l'entraînement.

Tout, pour le surplus, semble dénoter chez lui des atavismes latins. Nulle part, ni dans la nature de ses inspirations, ni dans la conception de la vie dont elles sont l'expression, on ne surprend rien qui dénonce nettement des affinités profondes avec la mentalité du peuple duquel il est issu. Cependant, en cherchant à aller plus au fond, à percer jusqu'au tempérament primitif qui, pour chacun de nous, détermine, dans une large mesure, les voies de notre développement et les manifestations de notre personnalité, on se laisserait aller à souligner chez Giraud, comme un trait originel, — trait que la vie a accentué — ce mélange d'orgueil et de timidité, ce quelque chose de farouche, de défiant, qui fait que, parfois, il se reprend, se retire, se soustrait brusquement à la curiosité ou, même, à la sympathie.

Ce n'est pas le lieu d'essayer une psychologie du Flamand. Pour la signifier en bref, il suffira de dire que Verhaeren, tout autant par ses défauts que par ses qualités, était essentiellement représentatif du génie de sa race. Ce grand poète était fort dépourvu de tous les dons de mesure, de clarté, d'harmonie, et aussi d'ironie, de tous les genres d'esprit proprement et essentiellement français, qui, dès ses débuts, se manifestent chez Giraud. Tellement que c'est en souriant que l'on écoute la prière que, sur le tard (la *Frise empourprée,* 1912), en véritable artiste qu'il est, c'est à dire en artiste plus épris de l'art que de lui-même, et toujours insatisfait de l'œuvre accomplie, il adresse à Mercure :

> O Dieu svelte coiffé du capet des bergers !
> Si tu m'as reconnu parmi les étrangers.
> Et si mon chant, malgré ses faiblesses, t'agrée,
> Incline sur mon front ta baguette sacrée
> Et pour récompenser celui qui te comprit

Délie en même temps mon corps et mon esprit !
D'un cœur compatissant accueille ma demande :
Délivre mon parler de la lourdeur flamande
Et préservant mes vers du jargon redouté,
Donne-moi la maîtrise avec la liberté !

Voila pour la race. Quant au milieu et au moment ?... A en juger d'ensemble, sommairement, il est probable que l'on serait induit à quelque injustice. Ce que l'on aperçoit, si l'on se reporte à un demi-siècle en arrière, c'est un pays admirablement laborieux, attaché avec ténacité à se grandir dans le commerce et dans l'industrie, et dont l'activité intellectuelle se dépense, pour une part importante, en des luttes politiques mesquines ; un peuple très positif, d'un sens fort rassis, qui, par inclination traditionnelle, s'intéresse aux Beaux-Arts — peinture et musique surtout — mais chez lequel les lettres sont en fort mince honneur. Elles ne sont, d'ailleurs, représentées, alors, aux yeux du monde officiel et de la bourgeoisie cultivée, que par d'affligeants rimailleurs, poètes de caveau, compilateurs, ourdisseurs sinistres de cantates, grands hommes ou nullités, selon qu'ils étaient célébrés par les gens de leur parti ou honnis par ceux du parti adverse.

C'était le règne des médiocres. Les idées trop hautes et les hommes trop fiers ne pouvaient rencontrer en Belgique que le sourire gouailleur du sens commun satisfait de lui-même et le dénigrement égalitaire, ennemi instinctif de toute supériorité. Notre patrie a montré depuis, pour la joie de ses enfants, que l'événement seul lui avait manqué pour révéler une âme égale à tous les dangers, et capable de se mettre sans effort, avec une simplicité prodigieuse, au niveau des héroïsmes les plus sublimes qu'ait rapporté l'histoire. Mais, auparavant, on ne la connaissait pas, et, peut-être, ne se connaissait-elle pas elle-même.

Tel qu'il était ou qu'il paraissait être, à cette époque,

le pays n'était guère fait pour favoriser l'éclosion d'un poète. Il n'avait point souci de poètes, créatures de luxe, mais d'hommes d'action, hardis à l'entreprise, inaccessibles à d'autres séductions qu'à celles du succès et du profit. Octave Pirmez, le rêveur lucide des *Heures de philosophie,* le flâneur enchanté des *Jours de solitude,* achevait sa vie, ignoré, dans l'isolement altier de son château d'Acoz. Son œuvre, chère à quelques artistes, n'avait rencontré que le silence opaque de l'indifférence, ce même silence mortel qui devait accueillir le merveilleux *Thyl Uylenspiegel,* de Decoster, et les premiers ouvrages de Lemonnier.

Il faut confesser, il est vrai, que les grands artistes ont plus souvent connu, d'abord, l'opposition que l'applaudissement. En quelque pays que ce soit, il est funeste de troubler les habitudes ou de ne point suivre, docilement, les voies consacrées. Et, plus que tout autre novateur, l'artiste est insolite ; et plus que tout autre artiste, le poète... Le sculpteur, le peintre, le musicien peuvent, à quelque égard, tomber dans la définition de l'utilité, mais, le poète lyrique ?...

Un jeune poète, anxieux, sans doute, des mouvements dont il se sentait agité, inquiet de se trouver par, le cours habituel de sa pensée, presque étranger à son entourage, interrogeait un de ses aînés : « A quoi sert la poésie ?... » Et l'aîné, s'il n'avait craint de désenchanter la grâce et les élans de ce printemps, aurait été tenté de répondre : « La seule excuse de la poésie, j'entends de la poésie qui n'est, ni érotique, ni bachique, ni satirique, ni même mystique, c'est qu'elle ne sert à rien ! qu'elle est magnifiquement inutile, ou même, pis qu'inutile, nuisible !... »

Nuisible, sans aucun doute, à ceux que cette sirène ensorcèle, énervant en eux le sens et l'appétit de la vie active. Mais, combien davantage au poète lui-même !... Assujetti, comme quiconque, au contact des réalités,

il a, au milieu d'elles, la posture d'un éternel dépaysé, séparé qu'il est d'elles par lui-même, par sa pensée excentrique et son incompatible sensibilité... Il est vagabond dans un monde bien ordonné, où chacun est à sa place ; étranger et oisif dans une cité travailleuse et égoïste. Il passe, distrait, déconcerté, venant comme à regret il ne sait d'où, pour s'en aller, nostalgiquement, ailleurs, il ne sait où... Il est tel, objet d'étonnement et de défiance, car, tout en vivant, néanmoins, la vie de tout le monde, tout en étant journaliste, bureaucrate, en gagnant son pain enfin, comme tout le monde, il ne fait jamais que se prêter... Quoi qu'il fasse, dans le commerce positif de l'existence, et quelque attention qu'il paraisse lui apporter, il ne saurait y être que furtif. En vérité, il n'est qu'à lui-même, à son rêve intérieur, tout fait d'illusions qui apportent avec elles leur propre déception ; à son rêve qui, illusion ou déception, ombre ou lumière, recèle pour lui un toujours égal enchantement.

La pensée chante si haut en lui, qu'il ne se peut qu'il n'en soit grisé et n'en prenne de l'orgueil... Mais, n'ayant point de vanité, il arrivera qu'il souffre de sa singularité autant qu'il en jouit. Il adviendra aussi, selon les heures et les conjonctures, qu'intimidé, il s'en cache, ou que, blessé, il venge sa blessure, s'il a de l'esprit, avec de l'ironie.

La beauté est sa loi ; l'idéal, sa matière. Cependant, le secret de toute beauté est enfermé dans la vie ; le secret de tout idéal, dans la réalité. Mais, cet idéal, cette beauté, auxquels la réalité et la vie ont donné, et sont seules à pouvoir donner substance, en fait elles les offensent sans cesse, ou, davantage encore, elles les renient, ne s'y reconnaissant pas... Contradictions insolubles ! Et qui font que le poète finit par se sentir seul contre tous, exclu d'une communauté où il ne rencontre d'affinités que superficielles, de compréhensions qu'apparentes.

Impuissant, pourtant, à s'abdiquer lui-même, à se dépouiller de son propre être, il s'enferme dans la solitude hantée de son œuvre, dans une œuvre qui est tout à la fois négation et affirmation de la vie ; où le rêve, souvent, n'est que de l'action réfrénée et meurtrie ; où le monde est en même temps repoussé et célébré — nature, art, sentiment — avec toute la passion d'un désir inassouvi...

Ville de notre cœur où jadis nous chantâmes,
L'ivresse des vingt ans et de la liberté !
Ville du clair savoir où tant de jeunes âmes
Mêlèrent en s'aimant leurs rêves de beauté !

(*A ma Ville natale.* Le LAURIER.)

Le poète évoque ainsi, dans un sentiment de piété filiale, à l'heure tragique où les bandes teutonnes venaient de la livrer au sang et à la flamme, la vieille cité ducale, riche de gloire et d'antiquité, au sein de laquelle s'étaient écoulées ses années d'enfance et de jeunesse. Années dont le souvenir n'a cessé, d'ailleurs, de l'accompagner à travers toute sa carrière, et qui surgissent, de loin en loin, fascinants fantômes, réminiscences de candeur enfantine, regret d'une existence faite de paix et de quiétude provinciales, au milieu d'inspirations où la vie a mis toutes ses fièvres, ses lassitudes et ses amertumes (1). C'est à Louvain même, à la vieille Université catholique, à l'*Alma Mater*, que Giraud commença les études de droit qu'il ne devait jamais parachever.

Il y rencontra des jeunes gens, Verhaeren entre autres, animés comme lui d'ambitions littéraires, avec lesquels il rédigea un petit journal « estudiantin », la *Semaine*, dont, plus d'une fois sans doute, les allures et les audaces inquiétèrent les autorités académiques. Toute la bande

1) HORS DU SIÈCLE : *Soir de province.* — LA FRISE EMPOURPRÉE : *Nuit de province ;* la *Nuit de la Saint-Jean.*

entreprenante ayant émigré dans la capitale, vers 1880, peu après la *Jeune Belgique* faisait son apparition. Max Waller, être charmant, plein d'élégance et de verve, paré de toutes les grâces et, si l'on ose dire, de toutes les impertinences de la jeunesse, était l'habile berger du fantaisiste et ombrageux troupeau des collaborateurs de la revue. En octobre dernier, on inaugurait à Bruxelles le mémorial élevé au fondateur de la *Jeune Belgique*. Il semble qu'il soit tout dédié à la jeunesse, ce monument, par la physionomie juvénile de Waller qui se profile sur son piédestal, par la figure de la Muse enivrée qui le couronne. Délicieuses images qui, sous le ciseau frémissant du maitre des expressions spirituelles, Victor Rousseau, ont pris forme tout ensemble de commémoration du passé et d'incantation de l'avenir... A l'occasion de cette cérémonie, Giraud évoqua les origines de la *Jeune Belgique*, et dit le rôle de chef vaillant, enjoué, espiègle, souventes fois diplomate, qu'y joua l'ironiste sentimental qu'était Waller.

En regardant le monument, qui mettait sa nouveauté dans le dépouillement automnal du jardin public où il est érigé, en écoutant la voix mordante et nuancée du poète, nous songions au rôle qui lui était échu, à lui-même, dans les destinées de cette revue, à l'heure surtout où aux luttes du début, pour la dignité et l'indépendance des lettres en Belgique, avaient succédé des combats, autrement âpres et envenimés, pour l'intégrité de l'art littéraire.

Dans les dernières années du XIXe siècle et dans les premières de ce siècle-ci, la jeune littérature en France, et, par ricochet, dans certains milieux, en Belgique, fut agitée de mouvements étranges. Il semblait que la nouvelle génération qui se manifestait, à Paris, eût, dans son ambition d'originalité, résolu de créer de toutes pièces une littérature à laquelle, certainement, on n'aurait pu reprocher de rien devoir à la tradition !...

Le sot préjugé qui veut que l'on parle pour être entendu paraissait avoir fait son temps. On tenait en grand dédain les opérations logiques de l'esprit et l'ordre naturel du langage. On n'avait cure d'idées, d'ailleurs, mais seulement de sensations, et de sensations qui ne devaient s'exprimer ou, pour mieux dire, subtilement se suggérer, que par le truchement de mots incohérents, choisis, non point en conséquence de leur signification, mais en raison de leur consonnance, de leur aspect typographique ou de la couleur qu'on leur prêtait !

Toutefois, ce n'était là qu'une des modalités de la crise très complexe que subissaient les jeunes lettres françaises, crise dont nous avons essayé, à propos de Verhaeren, de déterminer quelques-unes des causes. L'aspiration vers un art plus raffiné dans l'expression et dans le sentiment était, du reste, générale, et elle dominait l'activité de toute la nouvelle génération littéraire. L'exemple agissait dans le même sens, des maîtres, Baudelaire, Barbey d'Aurevilly, J. K. Huysmans, Villiers de l'Isle-Adam, Verlaine, Mallarmé, que l'admiration des jeunes vengeait des incompréhensions de la foule et des arrogants mépris de Zola.

Ce n'est pas le lieu de tenter une esquisse de la singulière histoire littéraire de cette période. Il suffira de dire, pour notre objet, que le symbolisme fut une des manifestations de l'état d'esprit morbide qui régnait, et qu'il engendra, par une espèce de scissiparité, quantité d'écoles novatrices, évolutiste, instrumentiste, idéo-réaliste, etc. dont les théories et les œuvres se recommandent de la même obscurité.

La matière et les moyens littéraires ne manqueront jamais à la France. Sa richesse foncière, dans ce domaine, lui permet de se livrer sans danger à des expériences, fussent-elles absurdes. Ses forces étant inépuisables, elle peut, sans compromettre l'avenir, les gaspiller, en se laissant séduire à l'aberration, en cédant, un instant,

à d'excentriques fantaisies. Ses jeunes écrivains s'égaraient à plaisir dans les labyrinthes de systèmes nébuleux, faisaient abnégation de leur pensée, démantibulaient le mécanisme de leur incomparable langue, pour s'efforcer de donner corps à on ne sait quel art d'inconscience et de bégaiement... Mais, le temps devait venir, qu'ayant épuisé leurs fougues d'extravagance, que s'étant, pour le surplus, assouplis en se livrant à des acrobaties verbales compliquées, ils nous sont réapparus, rendus à la tradition qui avait, quand même, survécu en eux, avec des œuvres de saine beauté, tout enveloppées du rayonnement du clair génie latin.

Mais en Belgique ?... L'influence néfaste des sophismes en vogue s'y était propagée rapidement, et y avait suscité une véritable épidémie d'insanités. Ces hétéroclites conceptions y avaient trouvé des prôneurs enthousiastes et nombre d'adhérents, ferments maladifs qui n'attendaient pour germer qu'un bouillon de culture propice : poètes, esthètes, à l'ignorance infatuée desquels l'amorphisme offrait une occasion inespérée d'affirmer leur personnalité !... Il se trouva, malheureusement, quelques écrivains notoires qui, trompés par leur amour de la liberté artistique, couvrirent de leur autorité les grotesques productions qui ressortissaient à ce que la *Jeune Belgique* définit du qualificatif trop mérité de *Macaque flamboyant*.

Nos lettres naissantes allaient-elles être empoisonnées, dès leur principe, par le succès auprès des timorés, auprès de tous ceux qui redoutent de passer pour des imbéciles s'ils n'admirent pas la robe imaginaire du roi, des élucubrations ineptes de la légion de primaires qui faisaient parade et tumulte dans les petites revues et les cénacles ?... La *Jeune Belgique*, principale ouvrière de la renaissance littéraire, en Belgique, entreprit sans hésiter les hostilités, et, malgré les outrages et les méconnaissances, poursuivit sans défaillance ses campagnes

pour l'assainissement de notre littérature, et ses efforts pour rappeler nos écrivains égarés au respect d'une langue, dont ils ont le devoir d'user avec d'autant plus de scrupule qu'elle n'est pas leur, et qu'ils l'emploient dans un milieu étranger à celui de sa formation.

Giraud fut l'ardent protagoniste de ce bon combat. Ils ne perdront pas leur temps et ne se procureront pas un médiocre agrément, les curieux qui se donneront la peine de parcourir la collection de la *Jeune Belgique*. Ils y trouveront, à côté de caractéristiques spécimens d'œuvres, retournées, depuis, au néant, avec leurs auteurs, une longue suite d'articles de Giraud, nets, vibrants, incisifs, et dont les lucides enseignements n'ont pas cessé de valoir, indépendamment des circonstances qui les ont dictés. Polémiste redoutable, armé du bon sens étincelant et de la douce et dardante ironie du poète, il polarisa, en quelque sorte, sur sa personne, des inimitiés et des rancunes qui, en certaines occasions, prirent les formes les plus odieuses.

Faut-il dire qu'il n'en prit point souci, et que rien, ni dénis de justice, ni basses avanies, ne put intimider, jamais, la libre expression de sa pensée ? Et, à ce propos, se réveille naturellement dans la mémoire l'apostrophe qu'il adresse à Henri Heine, dans le beau poème du *Laurier* qui lui est consacré :

> Je t'envie, ô chanteur ! car on te hait, on t'aime.
> Et dans ce double hommage un grand cœur se complaît !

Marquons, pour conclure sur ce sujet, qu'il eut, finalement, la joie, sincère, encore qu'un peu narquoise, de voir la plupart des adeptes français du Symbolisme, de l'Idéo-Réalisme, etc. revenir à la voie de clarté qu'il n'avait jamais désertée...

Il se revit enfant, là-bas, en province, dans la grande et familiale maison, entre son père, figure honnête et calme de

riche commerçant, et sa mère, la douce, la simple, qui, aux jours dominicaux, faisait, à l'église, de longues dévotions. Il eut le soudain rappel de ses courses d'écolier au travers des rues bordées de vieilles demeures à carreaux de plomb, à pignonnants toits, sous la musicale pluie des carillons, qui laissent — du haut des tranquilles beffrois, des gouttes d'harmonie tomber. Et, dans cet intérieur somnolent, l'éclosion d'une âme de poète en lui, le miracle de deux placides commerçants dévots dotant leur fils d'une organisation d'écrivain ; la mort rapprochée du vieux, les bras pieusement croisés pour l'éternité ; son départ pour la grande ville, ce milieu naturel de son maîgre et nerveux corps, de son intelligence qui quintessenciait. Oui, il se remémorait son visage d'alors, long, où les pommettes pointaient, où les yeux noirs, — entrecoupés d'un nez brusque, aux narines dilatées aspirant la vie — dégageaient, comme un fluide, la volonté ; oui, son visage d'alors, jeune, coiffé d'une chevelure dont l'or attirait celui du soleil...

Cette page du *Scribe* (1883), est-il besoin de le faire remarquer, nous offre quelques éléments auto-biographiques. Et le croquis de sa propre physionomie que trace le héros du livre, Jean Heurtaut, a bien la semblance d'une esquisse du portrait de l'auteur lui-même. Mais le portrait de Giraud, à cette époque, nous le possédons de la main du bon peintre Georges Lemmen, témoin ami de ces années de début [1]). Le poète nous apparait là en silhouette, profil aigu et nerveux encadré entre la barbiche et l'abondante chevelure, avec une expression à la fois ardente et concentrée. Et, à dire vrai, il semble que l'on doive saisir là son expression la plus habituelle, à ce volontaire, à ce voluptueux, à cet amoureux de la vie, mais qui, toujours, les a emportées, vie, volupté, volonté, dans son rêve, pour les éprouver et les jouir davantage...

Le *Scribe*, c'est le poète, presque enfant encore, qui, en proie à une gestation douloureuse, se cherche lui-

---

1) Le portrait dont nous parlons est reproduit en tête de cette étude.

même. Il est possédé d'un dieu, mais d'un dieu voilé, inquiétant, qui est en lui, tantôt, illumination ; tantôt, obscurité, et dans la pleine communion duquel il ne parvient pas à entrer. Un nouvel être va se dégageant et se créant en lui, effervescent, tout en vouloirs impérieux, en contradictions irréductibles, en inconciliables désirs de vivre la vie et, à la fois, de la penser. Le génie, qui tressaille en lui, n'a été, jusque là, que presciences, pressentiments, dont il postule la réalisation... Cœur exigeant, intelligence dominatrice, il se meurtrit, cependant, au cours de cette parturition intellectuelle, à l'hostilité, à l'indifférence ou à l'incompréhension des autres. Il aime, il écrit, et la femme qu'il aime, les vers qu'il écrit, après l'enivrement initial qu'il a reçu d'eux, le déçoivent, car il aperçoit que ni l'une, ni les autres, ne sont uniquement à lui.

Drame tout intérieur, en réalité, que le jeune auteur a extériorisé en le projetant sur une scène romantique : Mirah, la femme perverse qui trahit ; Lariette, Davril, Lambouche, les amis ou les camarades, qui raillent ou qui gouaillent les aspirations devinées de Heurtaut, ne sont que les témoins inconscients de ce drame ; leurs propos ou leurs actes, que de fortuites occasions d'exaspération pour les doutes et les négations dont il s'intoxique ou s'insulte lui-même.

Premier livre, d'un style encore incertain, où l'on peut relever certaines innovations puériles, mais qui, avec tous ses heurts, ses fièvreux emportements, ses effusions lyriques, nous apparait comme singulièrement symptômatique. Jean Heurtaut, de la même volonté impétueuse, veut la vie et veut le rêve. Celle-là, à peine la connait-il ; celui-ci, à peine a-t-il pu, parfois, étreindre, un instant, ses formes enchanteresses et décevantes... Les fusionner ? les confondre ?... Impossible entreprise : Il faudra choisir : Être l'esclave de la vie ou bien le maître de sa pensée... Son génie choisira pour lui.

Jean Heurtaut exprime, quelque part, son dédain pour les vers parnassiens, « qu'à vingt ans tout poète rêve ». S'il avait pu se laisser charmer, un instant, par l'art superficiel et brillant des Parnassiens, Giraud ne s'y attarda pas longtemps. Certains des poèmes qu'il donna à la *Jeune Belgique*, vers l'époque où parut le *Scribe*, décèlent l'influence de Baudelaire. Tel, par exemple, celui qui est intitulé *Absorption*, qu'il reproduisit, en partie, depuis, dans la *Guirlande des Dieux* :

O femme, à mon désir du néant tu t'imposes !...

Influence parmi d'autres, celle de Hugo, de Leconte de Lisle, parfois de Gautier ; influence faite d'affinités particulièrement profondes, mais destinée à ne laisser de traces que passagères, à se résorber peu à peu, dans l'épanouissement de l'originalité du poète. Simultanément, en effet, Giraud donnait comme une première et vive esquisse de sa personnalité lyrique en tournant les délicieux rondels de *Pierrot lunaire* (1883). Petits poèmes exquis, qui, dans leur allure paradoxale et le jeu alerte de leurs rimes, éveillent dans la pensée mille similitudes — flacons de cristal dans les facettes desquels la lumière joue, bijoux fantastiques qui seraient faits de sons et de reflets, statuettes modelées par on ne sait quel sculpteur ironique et sentimental, gestes de danse profilés dans une atmosphère de silence et de lune...

« Dans sa blanche toilette », ce Pierrot que Banville et Verlaine ont également fréquenté ; ce Pierrot est de la parenté du Pierrot de la comédie Italienne. Il en a la face poudrée de malice et d'étonnement, mais par moments seulement, par boutades, sa divine insouciance, son humeur friponne, gamine ou gourmande. Il maraude, il muse, il se moque de Cassandre, mais, chose inattendue, il advient aussi qu'il songe, et, même, qu'il s'assombrisse :

Pierrot de Bergame s'ennuie :
Il renonce aux charmes du vol :
Son étrange gaîté de fol
Comme un oiseau blanc s'est enfuie.

Le spleen, à l'horizon de suie
Fermente ainsi qu'un noir alcool,
Pierrot de Bergame s'ennuie :
Il renonce aux charmes du vol.

La lune sympathique essuie
Ses larmes de lumière au vol
Des nuages, et sur le sol
Claque la chanson de la pluie :
Pierrot de Bergame s'ennuie.

Pierrot lunaire c'est, la pièce liminaire du recueil nous l'annonce, un « théâtre de chambre », dont Breughel a peint « les volets »,

Shakespeare, les pâles palais,
Et Watteau les fonds couleur d'ambre...

un théâtre dans le cadre flottant et minuscule duquel l'impresario regarde surgir et passer, fantômes de sa propre pensée, les émanations funambulesques de sa songerie errante. Cassandre, Arlequin, Colombine y paraissent, mais les premiers rôles en sont Pierrot et la Lune ; Pierrot, le « long Pierrot » qui, léger et presque fluide dans son blanc costume, semble traverser ces poèmes, maintenu en équilibre par la cadence du vers, sur un rayon de lune, tendu comme une corde chimérique.

L'étrange fantasmagorie rit, raille ou se mélancolise ; elle se fait, se défait, sans cesse se métamorphose, se diapre ou se décolore, jusqu'au moment où le maître de la scène laisse tomber le rideau sur cet ironique épilogue :

Un rayon de lune enfermé
Dans un beau flacon de Bohème
Tel est le féerique poème
Que dans ces rondels j'ai rimé.

Je suis un Pierrot costumé
Pour offrir à celle que j'aime
Un rayon de lune enfermé
Dans un beau flacon de Bohème.

Par ce symbole est exprimé
O ma très chère, tout moi-même :
Comme Pierrot, dans son chef blème,
Je suis, sous mon masque grimé,
Un rayon de lune enfermé.

Mais, ce n'est que pour un entr'acte. Le spectacle va bientôt recommencer, et Pierrot nous réapparaître. Et c'est *Pierrot Narcisse* (1887). « Comédie fiabesque » précise le sous-titre de l'ouvrage. A la sagacité du lecteur de discerner l'acception dans laquelle l'auteur entend le mot fable. S'il fallait chercher une moralité à une comédie lyrique, elle devrait résider dans la réponse aux questions devant lesquelles — à la fin de son monologue de la scène deuxième — Pierrot reste indécis :

Le rêve le plus fier vaut-il que l'on dédaigne
La naïve douleur d'un cœur jeune et qui saigne ?
Vivre ou rêver ! Rêver ou vivre ? Il faut choisir.

Vétéran du rêve, — il a vingt-cinq ans — il s'interroge ainsi, fasciné qu'il est encore par l'éclat, le charme, la fraicheur de l'être qui resplendissent dans les seize ans de ce novice de la vie, Arlequin.

Cette réponse nous est apportée par la scène finale de la pièce. Pierrot, commensal, avec Eliane, Arlequin et Mezzetin, du grave sénateur Cassandre, est resté seul, le repas terminé :

Les voilà donc partis... Je vais pouvoir me taire...
J'ai trop vécu depuis ce soir... Je veux rêver,
Redevenir mon maître, et me sauver
Dans le silence auguste et fier de ma pensée.

Soudain, il aperçoit son reflet dans une glace, et halluciné, ravi par l'apparition inespérée d'un être, en tout semblable à lui et qui le comprendra, il se précipite vers lui, brise la glace, et rendu à lui-même, se relève, en s'écriant :

Oui, je me suis tué : mais, comme je vais vivre !

Pierrot, ne croyez-vous pas, se fait illusion encore. Il est du rêve et il en restera. Rien ne pourra faire qu'il pactise avec la réalité, qu'il y adhére, qu'il s'y naturalise, cette réalité fut-elle même féérique, comme elle l'est à Bergame, où Eliane, entre Arlequin qui l'aime, et Pierrot, dont elle se dépite de n'être pas aimée, Cassandre qui régit doctoralement l'État, l'amusant Mezzetin, qui dévore en plaignant sa santé chancelante, et trois abbés, qui n'officient qu'à table, ont l'air de jouer la vie plutôt que de la vivre.

Quand même, tous ces gens-là ne sont pas de la race de Pierrot. De lui à eux, il ne saurait y avoir de rapprochement que précaire ; de communion que momentanée. L'indifférence de Pierrot a créé l'amour d'Eliane, un amour qui a cristallisé autour de la vanité offensée. Pierrot s'en est aperçu et le laisse entendre à la jeune fille. Elle nie, elle nargue, elle s'indigne, puis, tout à coup, emportée dans le tourbillon de son propre sentiment, elle avoue, elle s'humilie devant lui, elle s'offre... Vertigineux prestiges de l'amour ! C'est la vie, ce n'est que la vie, à l'appel tentateur de laquelle Pierrot est sur le point de céder, lorsqu'il hésite, recule, se dégage...

Pourquoi ?... — « Par crainte ». Crainte d'Eliane frivole et inconstante, pitié d'Eliane ; crainte et pitié de

lui-même, créature d'orgueil et de songe, rétive à tout joug, habile à l'illusion, mais plus encore au désenchantement... Et la scène, admirable de coquetterie, de colère, de passion soumise et de vaines larmes, trouve sa douce et inexorable conclusion dans ces paroles de Pierrot :

Écoute : il est deux races
Vieilles comme l'azur et comme la clarté :
L'une éprise de force et de réalité,
Belle, luxuriante, héroïque, ravie
Par la banalité splendide de la vie.
Et cette race-là est celle des heureux !
L'autre est la race des rêveurs, des songe-creux,
Et de ceux qui, nés sous le signe de Saturne,
Ont un lever d'étoiles en leur cœur taciturne !
C'est la race farouche et douce des railleurs
Qui trainent par le monde un désir d'être ailleurs,
Et que tue à jamais la chimérique envie
De vivre à pleine bouche et d'observer la vie.
C'est la race de ceux dont les rêves blasés
Se meurent du regret d'être réalisés !
L'une est pleine de joie : et, l'autre de rancune,
L'une tient du soleil, et l'autre de la lune :
Et l'on fait mieux d'unir l'antilope au requin
Que les fils de Pierrot aux filles d'Arlequin !

La fine silhouette de Pierrot s'est profilée une fois encore, par la suite, sur l'écran magique de l'imagination du poète. Déserté par la folle troupe de ses amis, Pierrot est resté seul, seul avec l'âne :

Et la bête levant vers le blanc révolté
Des regards ignorants où la toute Bonté
S'allume au clair foyer d'une âme sans envie

Pierrot réconforté plonge ses yeux rêveurs
Dans le ciel baptismal de ces grands yeux sauveurs
Et s'y lave le cœur des hontes de la vie.

(*Pierrot et l'Ane.* 1893)

Ne touchons-nous pas ici, presque sans nous en douter, le fond dissimulé de la sensibilité du poète « hautain » — selon l'épithète consacrée — de *Hors du Siècle* ? Hautain, parbleu, lorsque sa méditation s'arrête sur la laideur, la sagesse frelatée et l'insolente pédanterie qui rencontrent les applaudissements et la faveur du monde, mais toujours prêt à se pencher avec une tendresse émue sur la vraie simplicité, celle des humbles, existences toutes données, toutes vouées, dans une abnégation joyeuse qui s'ignore... Grandeurs de l'action désintéressée devant lesquelles les puissances de la pensée s'agenouillent.

Les « hontes de la vie », qui, pour le grand nombre n'en sont, d'ailleurs, que les réalités, il les faut bien supporter. Mais rien, jusqu'à présent, tout au moins, ne contraint le poète à composer avec elles ou à en faire la substance de son œuvre, s'il ne se soucie pas plus d'indisposer les grands que de complaire à la foule. Par contre, étant affligé de cette infirmité de voir et de penser ces hontes, il les éprouve tous les jours comme nouvelles, il ne s'y accoutume pas, et elles l'irritent d'autant davantage que sa sensibilité est plus aiguë. De sorte que, étant déjà insolite par prédestination, il ne se peut pas qu'il ne le devienne plus encore, parce que tiré, quoi qu'il en ait, de sa solitude dans la réalité, il ne saurait jamais y rentrer, comme le moine de l'*Imitation*, sans avoir été blessé.

La tendance naît ainsi en lui à s'enfermer jalousement dans cette solitude, à se forclore d'un monde, non seulement hostile au rêve, mais qui, par le jeu naturel de ses appétits et de ses féroces concurrences, lui paraît mortel à toute beauté matérielle et morale. Si, néanmoins, à l'exemple de Verhaeren, il a foi dans la perfectibilité de l'humanité, et tient que, quelque jour lointain, l'homme régénéré par la science, par l'art, par la vertu d'on ne sait quelles propagandes de fraternité, dé-

pouillera son antique égoïsme, il se grisera de la vision du « futur éblouissant », où la Terre assistera à l'avènement du règne de la Justice et de la Beauté. Si, au contraire, comme Giraud, il doit rester sceptique devant ces séduisantes prévisions de l'avenir, il ne lui restera d'autre refuge que le passé... Sans doute, pour ceux qui l'ont vécu, ce passé n'était pas, dans sa vulgarité quotidienne, supérieur au présent que nous subissons. Mais, aujourd'hui, dans le crépuscule des siècles qui nous séparent de lui, il ne nous apparait plus, comme un rivage lointain et à moitié fabuleux, que par ses sommets nimbés d'or et de gloire.

Alors, par opposition à la société oú il vit, toute nivelée dans la médiocrité, il se suscitera, pour y respirer et y rêver librement, un monde, non point tout à fait chimérique, non point tout à fait réel, où l'homme, grand d'énergie, de passion et d'orgueil, savait associer à tous les instincts de violence, la noble ambition de la beauté et la capacité de l'idéal. Et si, l'âme exaltée par ces évocations du passé, son regard retombe sur le présent, l'éclat du contraste lui dictera les strophes enflammées de *Hors du siècle :*

Puisque je n'ai pu vivre en ces siècles magiques,
Puisque mes chers soleils pour d'autres yeux ont lui,
Je m'exile à jamais dans ces vers nostalgiques
Et mon cœur n'attend rien des hommes d'aujourd'hui.

La multitude abjecte est par moi détestée,
Pas un cri de ce temps ne franchira mon seuil ;
Et pour m'ensevelir loin de la foule athée,
Je saurai me construire un monument d'orgueil.

Je travaillerai dans un silence austère,
Nourrissant mon esprit des vieilles vérités,
Et je m'endormirai, bouche pleine de terre,
Dans la pourpre des jours que j'ai ressuscités.

Ces vers véhéments, qui scandalisèrent, à l'époque, certains milieux « éclairés », ont prêté leur titre au recueil qu'ils ouvrent. (1888). Non sans raison, car ils donnent, en effet, la note majeure de toute l'œuvre. Tous les thèmes qui se proposent ensuite à l'inspiration du poète, pour recevoir d'elle le rythme et le nombre, s'accordent à ce motif déterminant. Démarches nostalgiques d'une imagination rebutée par la réalité, et qui se cherche hors du temps, hors de l'espace, dans les sublimités du sentiment, dans les effusions d'un rêve qui est souvenir, regret, aspiration, incantation du passé, de l'inconnu, de l'impossible, d'on ne sait quoi d'inespéré qu'elle appelle — sans l'attendre...

Des voix s'élèvent, parlent — ou se parlent — qui retentissent dans la sensibilité comme les accords subtils et caressants d'une musique de mystère :

Comme un bourdonnement d'invisibles abeilles
Ivres des vins du soir et du parfum des fleurs,
Ta douce voix murmure en songe à mes oreilles,
Ta douce et longue voix apaise mes douleurs,
Comme un bourdonnement d'invisibles abeilles
Ivres des vins du soir et du parfum des fleurs.

(La *Voix chère*)

Ailleurs, des figures se dressent à nos yeux, imposantes, somptueuses, dominatrices ; elles humilient devant elles notre médiocrité, moquent en nous les volontés d'action qui sont restées des impuissances :

Sur le rêve effacé d'un antique décor,
Dans un de ces fauteuils étoilés de clous d'or
Dont la rude splendeur ne sied plus à nos tailles,
Le front lourd de pensée, et balafré d'entailles,
Repose, avec l'allure et la morgue d'un roi,
En un vaste silence où l'on sent de l'effroi,
L'aventurier flamand qui commandait aux princes
Et qui jouait aux dés l'empire et les provinces...

(Le *Portrait du Reître*)

Ou, dédaignant les séductions de la musique et de la couleur, le poète taille dans la matière hermétique du marbre une pensée hostile et glacée :

LE SPHYNX.

Les hommes ont raison : pour eux je suis fermé,
Et pour eux rien d'humain ne pleure en ma pensée ;
Ma peine est au silence éternel fiancée :
Ils ne connaîtront pas les êtres que j'aimai.

Et quand j'avoûrais tout : quand j'aurais diffamé
Le mystère où ma vie obscure est dépensée,
Quand je dévoilerais ma chimère offensée,
Leurs yeux s'aveugleraient à son vol enflammé.

Éloignez-vous de moi : je suis plein de vertiges !
Mon rêve est un abîme où tournent des prestiges,
Où la lune blanchit des ossements rongés.

Je suis un des derniers de la race divine,
Et, mieux que les grands Sphynx dans l'énigme allongés,
Mon âme engloutira celui qui la devine.

Il est des poètes qui font confidence apitoyée d'eux-mêmes au public, qui vantent leurs amours ou confessent ingénûment la satisfaction qu'ils ont de leur propre génie. On peut les aimer, sans beaucoup les estimer. Giraud est, on s'en est déjà aperçu, d'un autre caractère. Il chante, non pour captiver la sympathie ou l'admiration, mais parce que, étant poète, sa pensée s'impose à lui et le presse, jusqu'à ce qu'il lui ait donné forme... Mais, elle est du rêve, cette pensée, d'un rêve jaloux de son propre secret, et dont il semble qu'elle ne se dégage jamais qu'à moitié, qu'à regret, pour nous apparaître vêtue d'ombre et de lumière, d'éclat et d'obscurité...

Au seuil de *Hors du siècle*, nous avons vu le poète se dresser pour jeter au monde le défi de sa malédiction et

de son reniement. L'œuvre se clôt par une incantation, un appel ardent à l'*Annonciateur* des temps nouveaux, à l'être prédestiné, « ignorant comme un dieu, beau comme un animal », qui fusionnera en lui-même, pour les agir ensemble, toutes les puissances positives de l'action et toutes les possibilités spéculatives du rêve :

Et ton œuvre, écrasant d'un mépris mérité
Tous les trieurs de mots à l'âme inassouvie,
Confrontera le Rêve et la Réalité
Et l'Art avec la Vie !

Quelque chose déjà de l'idéal antique, ou, plutôt, de la conception que nous nous en formons, transparait dans cette vision. Mais au moment où nous sommes, elle ne luisit que passagèrement dans les perspectives de la pensée du poète.

Il va s'exiler encore davantage dans les regions du rêve, d'un rêve toujours plus excentrique à la réalité, et qui, par moments, perd tout contact avec elle. A la vérité, certains poèmes de *Hors du siècle* laissaient pressentir la tendance qui prédominera dans les *Dernières fêtes* (1891) et la seconde partie de *Hors du siècle* (1894), mais l'œuvre, dans son intonation générale, dans les figures auxquelles Giraud confère l'apothéose prestigieuse de son verbe lyrique, est mâle, énergique, et si elle se détourne de la réalité actuelle, c'est moins parce qu'elle est réalité, que parce qu'elle est sans grandeur et hostile à la beauté.

Les *Dernières Fêtes* et nombre des poèmes recueillis dans la seconde partie de *Hors du siècle* ont été conçus durant la même période (1888-91). Ici, ce n'est plus seulement la réalité, telle que la société moderne l'a faite, que le poète déserte, c'est la vie elle-même. Les héros de plénitude humaine dont il frappait, dans l'or de ses alexandrins, de si fières effigies, ont cessé de le séduire. Peut-être a-t-il discerné que quelque brutalité foncière

devait nécessairement servir d'armature à leur volonté intrépide ?... Agir ? Rêver ? Questions devenues oiseuses, l'action étant impossible ou inutile, et le rêve, le rêve, tout au moins, qui postule une réalité supérieure, étant découragé de lui-même. Et l'imagination, lasse de refléter les vaines aspirations de l'esprit et de l'âme, semble s'abandonner à la dérive de ses impulsions erratiques :

...Et je crois voir au fond des eaux
Danser des figures de cire

Projets de mon cerveau lassé,
Désirs aux bottes de sept lieues,
Caprices d'un soleil glacé,
Tulipes noires, roses bleues.

Ainsi vous naissez, trop petits,
Dans ce beau jardin de mensonges
Enfants de mes fiers appétits,
Marionnettes de mes songes.

(*Allégorie*. DERNIÈRES FÊTES)

Le monde que le poète crée ainsi, ou, pour mieux dire, qu'il laisse se créer en lui, est étrange. Étrange, fascinant et malsain. Il se situe, tantôt, à la cour des derniers Valois, autour de ces rois dégénérés, Charles IX et Henri III ; tantôt, dans les iles voluptueuses de l'Archipel, aux temps de corruption efféminée de la décadence byzantine ; tantôt encore, en d'incertaines contrées de langueur et de féérie triste. Heures de civilisation raffinée et dissolue, où les idées sont troubles, et les sentiments équivoques; où des créatures apparaissent, princes, enfants et femmes pervertis, évêques,

Primat de Chypre, prince-évêque d'Amathonte,
Patrice de Byzance à la crosse d'orgueil,

(*Monseigneur de Paphos*. DERNIÈRES FÊTES)

impuissants à l'action, en proie à la consomption de désirs, fatigués d'avance d'être satisfaits. Ils végètent leur vie à la fois fiévreuse et inerte dans une atmosphère artificielle d'indolence et de sensualité morbide, en cherchant dans la sensation, même cruelle, l'occasion d'une émotion, d'un tressaillement de leurs nerfs épuisés, le moyen d'une minute de vertige ou d'oubli...

Parmi eux dominent les inquiétantes personnalités de Charles IX et d'Henri III. Ces princes, Giraud les a dressés en pied, dans le cadre de leur époque, en une série de poèmes (*Hors du siècle*. Seconde partie : *Sous la couronne*) d'une pénétration particulièrement aiguë.

Au vers plein, ferme, d'une sonorité si nette, de *Hors du siècle*, succède ici un vers dont le rythme subtil et ondoyant, les assonances suggestives épousent tous les souples mouvements, réfléchissent toutes les nuances de la pensée du poète — merveilleusement.

A la suite de *Sous la couronne* se présentent quelques poèmes, d'une inspiration différente, réunis sous le titre de *Devant le Sphynx*. Le Sphynx ?... Rien que la vie elle-même, qui est devant nous, question anxieuse, réponse évasive ; clarté peut-être illusoire, mystère certain ; la vie, qui donne, parfois, pour, aussitôt, reprendre, et qui, pour chacun de nous, est déception proportionnée à l'envergure de son individualité.

Sa chimère, le poète connaît bien qu'elle est chimère, et aussi que c'est cette vie même, dont — ne pouvant la vivre sur le plan de son idéal — il se veut retrancher, qui l'a mise et l'entretient en lui. Mais cette connaissance ne l'en guérit pas, non plus que du tourment que, malgré lui, ses œuvres confessent.

C'est là une version prosaïque des pensées, d'une certaine apparence des pensées que Giraud a incarnées en des fictions ailées telles que la *Tentation de Sandro Botticelli* et le *Glaive et la Rose*.

La dédicace du livre à Paul Tiberghien et à Olivier-

Georges Destrée, l'ami cher et le délicat esprit que nous venons de perdre, commémore le voyage que, pour la première fois, Giraud venait d'accomplir en Italie. *Italiam ! Italiam !*... Quel artiste, jamais, a pu hanter la grande terre latine, cheminer, pèlerin enthousiaste et attendri, sur les routes illustres de son histoire et de son art, participer à la beauté dont elle offre partout les aspects, et rentrer dans sa maison, sans avoir été touché par la grâce, sans avoir senti s'élargir ou s'éclairer de lumières inattendues ses horizons spirituels ? La grâce, ses formes sont diverses, mais, toujours, il faut, pour la recevoir, l'avoir préparée en soi. Nous pouvons croire que ce voyage commença de révéler à Giraud le païen fervent qui était en lui. Toutefois, il ne se manifesta, dès lors, en ce volume, que par une admirable *Epigraphe romantique*, d'une ampleur et d'une pureté toutes latines, à la gloire de Virgile. Giraud, heureusement, n'était pas d'humeur, en dépit de son paganisme latent, à imiter Goethe qui, passant à Assise, se refusa à y voir autre chose que le temple de Minerve ! Il n'a pu rencontrer saint François sur son chemin sans être conquis, lui aussi, lui surtout, par le rayonnement de son amour et de sa simplicité. Et cette rencontre nous a valu un émouvant poème, le *Réveil ingénu*, illustration lyrique, de la sensibilité la plus profonde, du beau récit légendaire de la conversion du Petit Pauvre.

Les *Dernières fêtes* marquent un point extrême dans l'expression poétique du sentiment et de la sensation — sentiments si subtils qu'ils conjuguent sans cesse la douleur et la volupté ; sensations où il semble que l'âme se dissolve... Tels de ces vers rivalisent la plus captieuse musique. En les lisant, le mot déliquescence vient naturellement à la pensée. Ce mot, on ne l'a pas oublié, qualifiait, jadis, en certains milieux cultivés, une mentalité

que l'on croyait, « fin de siècle », et à laquelle non sans complaisance, et par une sorte d'auto-suggestion collective, on s'efforçait de se conformer. Giraud, est, moins que quiconque, homme à subir docilement des contagions de cette sorte. Néanmoins, nous le voyons, il céda passagèrement et dans une certaine mesure, à l'attirance vers un art plus complexe et plus rare, dont, à des degrés divers, témoignent nombre d'œuvres contemporaines.

Cependant, aux excès bientôt maladifs que fomenta la recherche de la quintessence littéraire, répondit une réaction, plus excessive encore. Aux psychologies pessimistes, aux âcres ferments des analyses perverses, on opposa les fraîcheurs de la simplicité... Simplicité, ou optimiste, ou fataliste, ou anarchique, dans la nouveauté artificielle de laquelle se miraient et s'admiraient les aspirations chaotiques des esprits désordonnés ! Maeterlinck vient d'halluciner les imaginations, par la vertu de son verbe dramatique, en faisant surgir devant elles les héros de l'Inconscient, et tous les ennemis de l'ordre, de la règle, de l'art volontaire, tous les instinctifs, tous les impulsifs, tous les névropathes, ont aussitôt reconnu, avec un ravissement indicible, dans l'inconscient, le cadre naturel de leurs activités troubles !... Des nuées de petites âmes falotes s'élèvent, vagissant leur adorable inconscience à tous les échos des petites revues. On bégayait, éperdûment ; partout apparaissaient des princesses, des jeunes filles infortunées, échappées de légendes, en proie à d'obscurs événements qu'elles subissaient, sans y rien comprendre, en poussant de petits cris inarticulés et plaintifs... C'était là, à ce que l'on assurait, la Nature opposée à l'art — ou mieux encore, l'art régénéré par la Nature, qu'allaient prêchant, dans le même temps, les adeptes de l'art populaire... Art franc, brutal, fruste, libéré des conventions, de plain-pied, si l'on peut dire, avec les ignorants dont les âmes pures, préparées au sublime par leur ignorance même, devaient, par son

moyen, être merveilleusement converties au culte de la beauté !... Tous ces idéals contradictoires, adoptés, successivement ou simultanément, par les mêmes esprits, pour s'y amalgamer dans une synthèse inconcevable, avaient engendré dans les jeunes lettres une confusion babélique et provoqué l'apparition de quantité d'œuvres inorganiques, embryonnaires, balbutiantes, qui faisaient ostentation et parade de leur absurdité.

Cette crise n'était pas que littéraire, et, à certains égards, elle n'a pas pris fin. Dans le domaine des lettres, son influence ne sévit, à l'état aigu, que pendant quelques années. Entre 1894 et 1897, l'activité de Giraud se consacra presque tout entière à l'étudier et à tâcher d'en paralyser les pernicieux effets. Sans grand succès, d'ailleurs, dans notre pays, tous les esprits libres de préjugés, adversaires, non sans raison, du style, voire de l'orthographe, comme de toutes les autres contraintes, s'étant enrôlés d'enthousiasme dans une école où il suffisait de ne rien savoir pour être maître !... On ne rencontre dans les dernières années de la *Jeune Belgique*, qui cessa de paraitre en 1897, que quelques rares poèmes de Giraud. Parmi eux, il en est un qu'il faut retenir comme un témoin de la pensée du poète, au début d'une ère, où l'action et les réactions des doctrines philosophiques, politiques et littéraires qui s'avéraient tour à tour, entraient en vogue ou en conflit, enfantaient les plus étranges phénomènes : Le *Crime de l'Archange*. Durant des siècles, l'Archange a terrassé le dragon, l'Esprit a tenu en respect la Matière. Etant le Bien, le guerrier divin foulait aux pieds le Mal, mais l'heure est venue, qu'il a perdu lui-même le discernement du Bien et du Mal, et, en même temps, le sentiment et la force de sa supériorité... Si haut qu'il soit placé, il a été atteint par la contagion pestilentielle des idées qui, pour naturaliser la fraternité et l'égalité parmi les hommes, veulent les ravaler tous au niveau intellectuel et moral du plus grossier d'entre eux !

Il respire à longs traits l'air d'un siècle nouveau :
Le vertige odorant d'une rouge vendange
S'élève de la foule et trouble son cerveau.

Toute clarté s'éteint. Toute grandeur abdique.
Impuissante à vouloir, la triste humanité
Se rue, en haletant d'une flamme sadique,
De la sensiblerie à la férocité.

Tout à coup, Monseigneur saint Michel, sur son faîte
Sublime, voit l'azur du ciel devenir noir.
Il frissonne. Le dos d'écailles de la Bête
Luit dans l'ombre, agité d'un monstrueux espoir.

L'ange languissamment laisse sur la Tarasque
Trainer ses yeux noyés d'une infâme pitié,
Et des pleurs, les premiers ! jaillissent de son casque :
Et la Bête l'épie et se dresse de moitié...

Victime d'un étrange et langoureux prestige,
Le belluaire ailé, sous sa robe de fer,
Sent soudain, à travers l'ivresse du vertige,
Un lâche cœur humain éclore dans sa chair

Vers son maître invisible il relève la tête
Et d'une voix d'enfant soupire avec douceur,
En flattant de la main la croupe de la Bête :
« Mon Dieu ! Soyez clément pour la Bête, ma sœur ! »

Et, brusquement, poussant un affreux cri de joie,
De toute sa hauteur en un bond redressé,
Le monstre libre enfin s'est lancé sur sa proie :
La Bête foule aux pieds l'Archange terrassé.

Et la foule applaudit quand la tête rebelle
Surgit, hideuse et rouge, au sommet de la tour,
Et l'insane clergé de l'Église nouvelle
Canonise la Bête en délirant d'amour !

Ici un long silence... Pendant dix années, le poète se

tait. Les images qui, sans cesse, passent et se métamorphosent dans sa pensée ; les rythmes qui y chantent, il ne se donne plus la peine de les arrêter : il les laisse s'évanouir en vaines songeries... Abdication ? Renoncement ? Quels en furent les motifs ?.. Ces motifs, ils ne nous ont pas été révélés. Sans doute, furent-il infiniment complexes, et risquerions-nous, si nous tentions de les analyser, de réussir seulement à induire Giraud à sourire.

Son idéal, il l'avait placé trop haut, pour qu'il pût croire que, jamais, il se rendrait populaire. Davantage, le jour où il aurait recueilli l'acclamation de la foule, il serait, certainement, entré en défiance de lui-même. Mais, quand même ! si le poète parle, s'il dit sa souffrance, ses indignations, ses espoirs, sa voix, à la fin, s'éteindra, si elle ne retentit que pour elle-même ; si quelques-uns, agités du même tourment, en proie aux mêmes colères, en instance de la même beauté, ne l'écoutent, enivrés d'entendre le plus obscur et le plus intime de leur être, auquel ils étaient impuissants à donner expression, prendre forme inspirée dans la bouche d'un autre.

Ces quelques-uns existaient, évidemment, mais cette certitude suffisait-elle, aux yeux de Giraud, pour compenser les dégouts amers qui devaient lui venir tout à la fois de l'aberration régnante et des incompatibilités du milieu, plus fermé, plus intangible, à ce qu'il semblait, à la littérature, qu'il ne l'était, une vingtaine d'années auparavant, aux débuts de la *Jeune Belgique !*... Et, dans cet état d'esprit, n'est-il pas à supposer que, plus d'une fois, le terrible railleur qui double si étrangement ce lyrique, repoussa ce dernier dans le silence aride et sceptique qu'il avait velléité de rompre ?...

Au total, dix ans d'exil, vécus comme parmi les étrangers, sous le regard des barbares... Et nous n'hésitons pas à placer dans cette période l'inspiration du beau

sonnet : la *Nostalgie d'Ovide,* publié plus tard dans la *Frise empourprée :*

O poète en exil dont la verve s'éteint !
Chevalier pâle et triste, Ovide, tendre Ovide !
Comme le temps se traîne et comme la vie est vide
Loin de la Ville illustre et du Mont Palatin !

Hélas ! Le spectre blanc de ton dernier matin
Se lève dans le ciel lourd de neige livide,
Et sentant se briser ton pauvre cœur avide,
Tu meurs, les yeux tournés vers l'horizon latin,

O doux patricien dont les rimes lassées
Battent l'air étranger de leurs ailes glacées,
Salut ! Ma solitude a pitié de ton mal !

Mais je sais un chanteur dont la souffrance est pire :
Auguste ne l'a point banni de son empire
Et c'est un exilé dans son pays natal.

Cependant, il l'avait, dès longtemps auparavant, entrevue et désignée, la voie où il allait s'engager, au sortir de cette retraite,au terme de ces années vécues en témoin, en spectateur, tantôt irrité, tantôt dédaigneux, tantôt ironique, du désordre effréné des esprits et de l'épileptique anarchie des âmes :

Après avoir longtemps erré dans l'ombre noire,
Que les ailes de mort d'un rêve insidieux,
Funeste à mon bonheur et fatal à ma gloire,
Versaient entre la vie abjurée et mes yeux,

Je revois la splendeur du ciel bleu ; je veux boire
A longs traits frémissants, comme un vin radieux,
La force qui circule en ce monde illusoire ;
Dans mon cœur rajeuni, je sens naître les Dieux.

Tout chante autour de moi l'allégresse première ;

La nature a vêtu sa robe de lumière,
Et partout la Beauté ruisselle en rythmes d'or ;

Et mon âme joyeuse, humblement préparée,
Reçoit le seul honneur qu'elle désire encor :
La visitation de la Muse sacrée.

(*Le Seul Honneur*. — JEUNE BELGIQUE, Avril 1896)

Avertissement — pressentiment d'une sorte de grâce qui ne devait se dévoiler à lui, dans tout l'éclat de son rayonnement, que lorsqu'elle aurait achevé d'opérer en lui la transformation du « vieil homme ». Ce n'est pas sans dessein que nous employons le mot grâce. Car, rapprochement que nous indiquons sans y insister, il faut rappeler qu'a cette même heure, d'autres hommes, d'autres artistes, anxieux comme Giraud d'harmonie spirituelle et morale, convaincus comme lui des vertus exaltantes de l'ordre et de la discipline dans la pensée aussi bien que dans l'action, cherchèrent, eux aussi, mais en d'autres chemins, une rédemption, une loi régénérante, une raison d'être...

Les enchantements sombres, les prestiges de faste, de violence, de sensualité, de *Hors du Siècle* et des *Dernières Fêtes ;* tout ce qui peut se déceler encore dans ces « rêves insidieux » de l'effervescence romantique, de l'âpre enivrement du moi qui s'oppose au monde, qui s'étudie dans les détours de ses sentiments, et s'ausculte et s'autopsie férocement lui-même ; tout ce qui, dans la volupté conçue comme un péché ou comme un blasphème, persiste encore de la tradition chrétienne ; tout cela va se dissoudre, s'anéantir en lui... L'ardente et triste fantasmagorie où, en de chatoyants décors, il se faisait apparaître, interprètes de ses songes passionnés, des créatures de réalité et d'illusion, exquises et décevantes, s'est décomposée peu à peu devant ses yeux désabusés,

Raffinements, élégances apprêtées, subtilités, paroxysmes, ne font plus pour lui figure que de travestissements

ou de corruptions de la vie — de la vie forte, naïve, héroïque, assurée en elle-même, et qui va, dominatrice ingénue du monde, dans la lucidité de son intelligence et la tranquille hardiesse de son cœur ... La vie dans sa fleur éclatante, toute neuve à la nouveauté de la terre, semblable, à certains égards, à ce qu'elle était chez ces enfants dont la contemplation inspirait au poète le regret rétrospectif de sa précoce maturité :

> Et voici qu'un désir étrange me pénètre :
> C'est de redevenir, grâce à ta nouveauté,
> Le pur et simple enfant que je n'ai pas été.
>
> (Le *Portrait*. DERNIÈRES FÊTES)

Le rêve d'une telle vie, toute fraîche dans la sensation, toute consciente dans la pensée — où, à quelle époque, dans quelle contrée le situer ?... Pas dans l'avenir, certes, car, plus elle ira, plus l'humanité ploiera sous la charge de sagesse et de folie, accrue à chaque génération, qu'elle traîne derrière elle !... Et c'est dans un passé plus lointain, dans les siècles où le Christ n'avait pas encore mis dans les âmes les inquiétudes et les obscurités de la foi — c'est au rivage de la Grèce que le poète aborde, cette fois — attiré par le miracle — par le mirage, peut-être — du temps dont tous les temps, depuis, sont restés éblouis.

Affranchi de la mélancolie occidentale, échappé des mystères asiatiques, il ne cherche plus à isoler en lui l'homme de la Nature, pour l'exalter ou pour la ravaler démésurément, mais, au contraire, selon la leçon de Goethe, il veut tâcher seulement à être un homme devant elle. Ce qu'il attend d'elle, c'est la réalisation d'une beauté qui soit, non oppression, mais délivrance ; d'un art qui soit équilibre et non effort ; d'une vie qui batte en lui, non comme une pulsation précipitée et fébrile, mais comme un rythme.

Quant à ces dieux, nimbés de lumière, dont il salue de loin l'apparition, au sommet des Acropoles, il sait bien qu'ils ne sont rien que les noms divins du désir qui l'a conduit vers eux ; rien que les hypostases augustes de l'idéal d'ordre et d'harmonie par lequel il se sent entraîné. Car, si le poète se réalise en eux, ils sont vie en lui. Dans un certain sens, il parait plus « hors du siècle » plus loin du temps présent, que jamais. Cependant, s'il s'en écarte, ce n'est que pour saisir la vie à sa source, dans son ingénuité la plus noble, sous ses aspects les plus sacrés.

Ces dieux qu'il s'est érigés, ils n'ont rien d'archaïque, ni dans la forme qu'ils revêtent, ni dans la pensée qu'ils incarnent ; il ne leur a pas donné semblance inerte. Les images qu'il a taillées d'eux sont « colorées au sang qui fait battre son cœur », et c'est la vie qui parle en elles, la vie frémissante qui se chante et se célèbre elle-même, mais, en même temps, s'ordonne et s'ennoblit, dans la grâce de la jeunesse, dans les héroïsmes de la pensée et de l'action, dans les sublimités de la beauté...

De sorte que la *Guirlande des dieux* (1910), la *Frise empourprée* (1912) et *Eros et Psyché*(1914) n'offrent rien du caractère parfois trop archéologique qui refroidit le mouvement lyrique de tant des admirables poèmes antiques de Leconte de Lisle.

Eh ! sans doute, la laideur était là aussi, comme partout où il y a des hommes, et, avec eux, l'envie ou la convoitise... Athènes elle-même décernait la ciguë à la sagesse souriante ; la mort ou l'ostracisme, au génie trop fier... Mais, qu'importe ? Si les sophistes remplissaient le Portique ou le jardin d'Academos ; les démagogues et les sycophantes, l'Agora, de leurs paroles insolentes, qu'étaient-ce là que les rumeurs d'un jour, au pied du Parthénon, dressé pour le rayonnement de toujours ?...
Car, c'est dans ce rayonnement ; c'est dans le rayonnement de tout ce qui, mythologie, art, poésie, émane

d'elle, que se découvre à nous la figure idéale, d'autant plus vraie qu'elle est idéale, de cette Grèce, qui dans l'ordinaire de sa réalité, n'était qu'une agglomération de petites républiques querelleuses, intrigantes et fanfaronnes !...

Patrie nostalgique des esprits déliés et des âmes équanimes, empire de la mesure et de l'harmonie, peut-être, n'as-tu jamais existé — mais tu es éternelle !... Tous ensemble et presque sans le savoir, les Grecs ont modelé dans l'argile grossière de leur vie sa face impérissable : Aux applaudissements de la foule populaire, l'affreux satyre Marsyas a insulté les Dieux et célébré, en dansant et en chantant, « la farouche beauté de l'antique laideur » :

Mais soudain Apollon s'avance, étincelant !
. . . .
Et l'on entend chanter le soleil dans sa voix :

« O plèbe au front étroit ! Pourquoi ces clameurs vaines?
Pourquoi ces gestes fous ? Pourquoi ces sombres yeux?
C'est du lait de ta chair et du sang de tes veines
Que sont nés, malgré toi, les impassibles Dieux !

« Ne reconnais-tu pas dans ces êtres de proie
Ton désir de survie et d'immortalité ?
Ta volupté déçue a rêvé notre joie,
Ta laideur au miroir rêvé notre beauté.

« Silence au chèvre-pieds stupide qui nous nie !
Silence au peuple abject des bouviers effrayés !
Nous sommes ton orgueil, ta force et ton génie !
Nous ne pouvons mourir, car tu nous a créés !

La tentation est bien forte pour nous de nous attarder à parcourir lentement avec le lecteur les pages de la *Guirlande des dieux* et de la *Frise empourprée*. Mais, la matière nous entraîne.

Silence, d'ailleurs, au commentateur ! Que, feuil-

letant ces recueils, le lecteur écoute le poète lui-même, qu'il s'attarde à l'*Hymne à Eros*, effusion ininterrompue de paroles rythmées, à la fois légères et profondes, qui chantent à l'oreille, vibrent dans la pensée, et semblent s'élever dans l'azur, tout droit, comme la fumée d'un sacrifice !... L'Éros qu'il invoque n'est ni l'archer banal « qui transperce les cœurs d'un geste machinal », ni le « Dieu féroce » que se rit de ses victimes, mais « l'Amour » illusion et force du monde, nom mystérieux de toutes les réalités, substance de toutes les apparences, stimulant de toutes les activités, créateur de vie et de beauté. Et cet hymne pourrait servir de prologue à *Eros et Psyché*, le « mystère païen », que Giraud écrivit par la suite.

Il s'est laissé tenter, à son tour, par la vieille et charmante fable, dont s'inspirèrent déjà tant de poètes et d'artistes ; à l'interprétation de laquelle tant de mythologues ont consacré leurs laborieuses veilles. Mais il n'a rien retenu de l'œuvre des poètes et, moins encore, de celle des mythologues. Eros n'est pas ici, comme dans la légende hellénique, l'instrument insensible de la rancune de Vénus, offensée des hommages que s'attire la beauté de Psyché. Il aime, et il veut éprouver son amour, le jouir, le souffrir, comme un homme... comme la créature, faible, incertaine et craintive, dont le bonheur éperdu va toujours entre l'angoisse et le tremblement... Aspiration vaine ! S'il peut se déguiser, le Dieu ne saurait se dépouiller de sa propre nature : Il aime Psyché, Psyché l'aime, mais, étant Dieu, il ne sait si, en vérité, il aime, et pas davantage, s'il est réellement aimé :

O détresse divine ! Ai-je vraiment aimé ?
Ou n'ai-je déserté l'Olympe blasphémé,
Que pour faire tomber dans un piège invisible
Par la fourbe et la ruse un pauvre être bien né
Et qui, si j'étais homme et non maître impassible,
Se serait, simplement, de lui-même, donné ?

Cependant, Psyché, ayant cédé à sa curiosité, a été précipitée de l'amour dans la mort. Eros reprend sa place au milieu des dieux, mais ses regrets s'exhalent, et sa colère, et sa révolte contre le Destin immuable sous lequel sont courbés les immortels :

Comme l'homme est heureux ! Il aime, il hait, il vibre !
Les âpres passions lui dilatent le cœur ;
Il porte en son cerveau la songe d'être libre,
L'illusion puissante et la féconde erreur.

Ephémère ignorant ! Combien je vous envie !
Dans vos veines le sang circule fier et fort !
Et pour doubler encor la saveur de la vie,
Bienfaiteurs méconnus, nous vous donnons la mort !

Tout de même, Eros rencontre la souffrance, mais point celle qu'il attendait : le trouble délicieux et terrible de l'amour. Psyché, vierge vouée, enfant qui se donne avec des gestes et des mots adorables, souffre, elle aussi, parce qu'une obscurité enveloppe son amour, une obscurité qui mélange d'inquiétude les élans et les abandons de sa joie. Le tourment du dieu est fait de sa science ; celui de Psyché, de son ignorance, et la fatalité de leur êt les conduit tous les deux à la catastrophe du drame magnifique qui a affronté, en un conflit passionné, le dieu à qui il ne peut être donné de cesser de savoir, et la créature, qui, à moins de cesser d'être, ne saurait cesser de désirer : Il faut que Psyché meure... « Elle a vu son désir ! Elle ne peut plus vivre ! ».

Août 1914 ! L'ultimatum, prodigieuse commotion, coup de foudre qui, brusquement, souda étroitement toutes les volontés en un bloc unanime, fit jaillir du sein de ce peuple trop positif, peut-être, et médiocrement enclin aux emportements de l'enthousiasme, une nation superbement unie dans un mouvement panique de sacri-

fice et d'idéal, tel que l'histoire, jusqu'ici, n'en avait pas connu... Jours de fièvre, sacrés, inoubliables, que devaient suivre, bientôt, les jours, les années, de l'occupation, attente si longtemps vaine, découragée, souvent, par la récapitulation des désastres et des déceptions déjà subis, et qui, cependant, entamait à peine dans les âmes la confiance presque absurde en la victoire !

Du coup, Giraud était sorti du rêve où s'enchantait sa pensée. Le citoyen, le patriote, qui, aux temps heureux de la paix, était d'humeur trop fière pour essayer de faire entendre sa voix dans la clameur des intérêts vulgaires ou pour subir les coudoiements de la multitude, s'était trouvé subitement de plain-pied avec elle. Il était descendu dans la rue, s'était mêlé à la foule, pour communier avec elle, pour sentir à son contact s'amplifier et s'exalter encore dans son cœur la colère, l'indignation et la haine dont les événements inouïs l'avaient rempli. Et ainsi, chacun des émois dont le peuple, autour de lui, était tragiquement agité, trouvait son retentissement dans la sensibilité profonde du poète. Le *Laurier* (1919) est l'œuvre, le mémorial lyrique de ces jours. Et ceux-ci s'y reflètent dans la diversité de leurs émotions, alternatives d'espoir et de marasme, élans de haine pour l'ennemi, d'admiration et de pitié pour les nôtres, combattants de l'Yser, massacrés de l'invasion ; mépris, indicible mépris et raillerie pour la basse duplicité et l'arrogance infatuée du « pouvoir occupant ».

Ces généreux poèmes ont donné l'expression la plus véhémente et la plus haute aux sentiments de notre peuple, mais, pour ceux qui les ont entendus, aux jours sombres de l'oppression, ils garderont toujours un accent plus émouvant encore. Afin de n'être point seul à porter le poids de contrainte et d'anxiété de l'heure, on se réunissait souvent avec ses amis. On venait aussi, mû par la vague espérance d'apprendre quelque nouvelle heu-

reuse, certain d'avance, d'ailleurs, qu'on ne lui accorderait qu'une passagère créance. Et si, d'aventure, Giraud était là, on lui demandait de dire quelqu'un de ces poèmes qu'il allait composant, au gré des vicissitudes des jours.

Et c'était, à l'incantation du verbe inspiré, l'évocation des gloires et des souvenirs de Flandre et de Wallonie, illuminés d'un prestige nouveau par le destin présent du pays; c'était l'Allemagne idéaliste et idyllique d'autrefois, celle des poètes, des musiciens, des philosophes, mise en contraste avec la rapace et cynique Allemagne d'aujourd'hui ; c'étaient des chansons de soldat, rudes et entraînantes, traversées d'appels de clairon et qui retentissaient comme une menace de vengeance... Et, parfois, abandonnant la lyre pour la flûte dérisoire ou même pour le sifflet, le poète persiflait en vers caustiques et acérés, l'inénarrable goujaterie, la fétidité d'âme de l'éphémère vainqueur... Et sa voix passionnée, aux intonations de douleur, d'amertume ou d'orgueil, raffermissait dans le cœur des assistants la volonté et la foi de la victoire.

A côté de ces pages d'exaltation et de vindicte, il en est dans ce recueil que Giraud ne récitait pas, des poèmes intimes, d'un ton grave et contenu, tout pénétrés de pure tendresse humaine, consacrés à la souffrance ou au deuil de ceux qui étaient restés, exilés de leurs enfants, ou offerts, ainsi qu'une noble couronne votive, à la mémoire sacrée de ceux qui, étant partis, avaient péri dans les combats :

L'ANNIVERSAIRE.

Comme en ses longs jours noirs fut brève cette année !
Déjà quand nous croyons, sous nos crèpes de deuil,
N'être qu'au lendemain de la sombre journée,
Le jour anniversaire a blanchi notre seuil.

Dans ma chambre, tout seul, sous la lampe pensive,
Les yeux sur un portrait qui tremble dans ma main,

Je songe à vous de qui cette date ravive
La blessure encore fraîche et les regrets sans fin.

Je ne me flatte pas d'allèger votre peine
En prononçant les mots de patrie et d'honneur,
Car pour les survivants la gloire semble vaine
Lorsqu'elle est achetée au prix de leur bonheur.

Mais qu'à votre chevet cette strophe qui passe,
En vous offrant dans l'ombre un douloureux présent,
Sous son voile baissé vous redise à voix basse
Qu'il reste parmi nous, invisible et présent.

Giraud souffrait alors d'une affection des yeux, guérie à présent, et qui le confinait dans une inactivité matérielle presque complète. Loisir fécond, au cours duquel il créa, dans un travail tout mental, la plupart des poèmes du *Laurier*. Simultanément, il rimait une suite de sonnets d'un tout autre caractère et qu'il a intitulée *Un Concert dans un Musée*.

Ce Musée, c'est le temple, le panthéon de rêve ou ce maître « au cœur tendre et païen » a dressé, pour les honorer ensemble, l'image de quelques-uns des créateurs de beauté auxquels il a voué un culte fervent. Ou, si l'on préfère, c'est un Musée idéal où l'on pourrait, tout en recevant les suggestions des œuvres de Donatello, de Michel-Ange, de Rubens, de Goya, s'abandonner aux enchantements suscités par les sublimes inventeurs de la Musique, Cimarosa, Monteverde, Bach, Beethoven, Mozart...

Ces sonnets, je les ai composés au hasard,
Pendant de sombres jours féconds en épouvantes...

Ainsi parle le sonnet liminaire du recueil. Au hasard, en effet, au hasard des moments où la pensée toujours sur le qui-vive des événements, lasse de commenter ceux-ci et de s'épuiser en vaines conjectures, se cherchait

un alibi, un refuge, où reconquérir un instant l'empire et la libre jouissance d'elle-même. Et quel abri plus sûr, à l'heure où l'humanité bandait toutes ses forces pour vinculer les assauts rageurs de la sauvagerie, que la société des héros de la civilisation, de ces demi-dieux qui furent d'autant plus grands parmi les hommes qu'ils furent hommes davantage ?...

Il n'est, peut-être, point d'ouvrage où, dans l'exercice souverain d'un art « subtil et en apparence aisé », Giraud se livre avec plus d'inconscient abandon. Car si, dans la forme fixe, dans le cadre à la fois souple et rigide du sonnet, il enferme Giorgione ou Glück, Raphaël ou Mozart, et trace d'eux un fascinant portrait où l'artiste est signifié avec son œuvre et son temps, dans leur réalité matérielle et dans leurs rayonnements spirituels, il s'y enferme également lui-même et nous dévoile de la sorte toute l'étendue de sa sensibilité, ses affinités, ses dilections intellectuelles et sentimentales. De manière que chacun de ces sonnets est comme un miroir magique où le modèle, ressussité dans l'imagination frémissante du poète, vient se refléter au milieu d'une prismatique atmosphère de pensée et d'âme.

Tout le *quattrocento* artistique florentin, avec ses aspirations juvéniles, grisées et un peu étourdies de la saveur et de la nouveauté de la vie qu'il allait découvrant, n'est-il pas incarné, geste fier, attitude hardie, dans le clair et éclatant sonnet consacré à Donatello ?

DAVID.

Tu n'as rien de l'enfant qui venge sa tribu !
Malgré ta joue imberbe et ton geste de fête
Et ton air de frondeur qui piétine la tête
Du géant philistin ridicule et barbu,

Tu n'es point le David des Saintes Écritures !
Chevalier par le bas et pâtre par le haut,

Tu précèdes dans l'aube, harmonieux héraut,
Le cortège éclatant des merveilles futures.

O splendeur de la vie ! ô volupté du sang !
Réveil inespéré du monde renaissant !
Joyeux retour d'exil de la beauté proscrite !

Souriant parmi l'or de tes cheveux flottants
Sous le chapeau de fleurs chanté par Théocrite,
Tu jettes dans l'azur le cri de ce printemps !

Mais Giraud, tiré de lui-même par le cours impérieux des choses et par les solidarités de la lutte, va y rentrer. Et c'est le *Miroir caché*, autre recueil de sonnets, encore inédit comme *Un Concert dans un Musée*, et qui est de date toute récente. Le monstrueux cauchemar a cessé presque brusquement, soulageant chacun du poids d'incertitude qu'il faisait peser sur tous. L'esprit libéré du poète se joue à ses propres caprices, se laisse entraîner à la dérive de réminiscences ou d'impulsions fortuites, rêves restés inexprimés, souvenirs effacés qui sortent un instant des ombres de la mémoire, hommes, œuvres, émotions rencontrés sur la route déjà longue de la vie et du songe... Il médite : des « êtres et des choses » passent, que son attention retient, et qui, sur le fond mouvant et enténébré de ce passé confus, s'isolent et s'illuminent, comme sous le faisceau de lumière projeté par un miroir caché. Le miroir, c'est l'âme, l'âme « mi-naïve, mi-désabusée » du poète, toujours amoureuse de la vie, tous les jours séduite par elle, et, tous les jours, décue ; cette âme multiforme, religieuse et sceptique, confiante et incrédule, irascible et indulgente, pleine de cruauté, de tendresse, de sourires et d'ironies...

Ce *Miroir caché* nous apparaît, lui aussi, comme un livre de confidences, mais volontaires. Toutes les faces de l'esprit complexe de l'auteur se laissent entreapercevoir, tour à tour ou, même, toutes ensemble,

dans ces sonnets aux rythmes prestes et légers. C'est tantôt, sous le travesti désinvolte d'un conte, sous le masque d'une allégorie satirique ou sous le couvert d'une fable ; tantôt, sous l'apparence d'un rapide croquis, d'une spirituelle esquisse ou encore, d'un commentaire rimé, griffonné en marge d'un livre... De tous ces traits épars et, quelquefois, contradictoires, se reconstitue — comme le prisme, de ses couleurs décomposées — la physionomie de Giraud, créateur d'un monde de beauté qu'il va réédifiant sans cesse, en dépit des démentis de la réalité, mais toujours prêt à se venger à coup d'épigrammes lorsqu'il en est importunément arraché !

Nous ne détacherons de ce livre qu'un seul et significatif sonnet, le sonnet dans lequel ce Latin de Flandre nous marque, une fois de plus, dans la maturité de l'âge et après avoir hanté, comme Joachim du Bellay, nombre de régions, réelles ou imaginaires, de splendeur et de gloire, son filial et permanent attachement pour son « petit Liré » :

LE BEAU PAYS DE FLANDRE.
(La plus douce chanson.)

Écoute la chanson du beau pays de Flandre :
Prière de dévote à l'ombre d'un pilier,
Voix de l'heure qui traîne et voudrait faire attendre
L'instant de retourner son naïf sablier.

Écoute la passer, la chanson rauque et tendre,
Accompagnant l'effort du labeur journalier,
Des rives de la Lys aux rives de la Dendre,
Refrains de dentellières ou cris de batelier.

Parfois elle se pâme et s'étrangle... Est-ce un râle ?
Est-ce un baiser cruel sur une bouche pâle ?
Une rixe dans l'ombre entre mauvais garçons ?

Écoute la passer, la chanson rauque et tendre,

> La plus douce à mon cœur de toutes les chansons...
> Mais qui n'est pas d'ici ne peut pas la comprendre.

Telle la carrière poétique d'Albert Giraud ! Nous nous sommes attaché surtout à suivre et a tâcher de définir l'évolution de sa pensée et de ses conceptions, depuis les effervescences des origines jusqu'à la plénitude de souriante sérénité dont sont empreints ses derniers ouvrages, sérénité à laquelle il donnait une nouvelle et admirable illustration dans un poème, le *Pays de Marbre*, publié récemment par un périodique :

> Mais, aujourd'hui l'hiver, éteignant dans mes veines
> Le dernier incendie automnal et charnel,
> Me montre, sous le jeu des apparences vaines,
> Ce qu'elles dérobaient d'intime et d'éternel...

Nous terminons dans le sentiment, qu'absorbé par cette étude, nous avons failli à mettre suffisamment en relief les puissances prestigieuses de l'instrument lyrique de Giraud, les aptitudes plastiques et musicales, infiniment variées, et la sensibilité psychologique de son vers, le pur éclat de la forme. Sévère à lui-même autant qu'à autrui, il n'a jamais cessé de tenir que la perfection seule porte en elle-même les conditions de la durée.

A un autre point de vue, il aurait fallu faire saisir chez cet aristocrate, adversaire jusqu'à la cruauté de toute démagogie, sur quelque plan qu'elle s'affirme, la dilection attendrie qui se cache en lui pour les humbles, pour les petits, pour les simples à l'âme naïve et spontanée ; dilection que son œuvre, à maints endroits, laisse apparaître, et à laquelle il donnera, quelque jour, une expression plus complète. Enfin, eut-il été utile, apparemment, de souligner la dualité de sa personnalité, le dédoublement qui lui a permis de mener, à côté de son existence dans la « tour d'ivoire », l'existence parallèle

de brillant et redoutable polémiste qu'il a vécue dans la presse. Et serait-il hasardé d'affirmer, en se fondant sur cette particularité, qu'il a été d'autant plus du rêve qu'il a été davantage de la réalité, plus proche d'elle, plus mêlé à elle, à ses luttes journalières, et, dès lors, plus à portée de la juger !...

On l'a vu, au cours de ces pages, tout son œuvre presque en porte témoignage, il a suivi sa voie, obstinément fidèle aux « Dieux de sa jeunesse », aux inclinations profondes de son être et de sa pensée, en opposition philosophique et morale avec son milieu. Si donc l'artiste ne saurait échapper à l'influence du milieu, encore doit on constater que celle-ci peut s'exercer à rebours !...

La Beauté, c'est-á-dire l'harmonie, c'est à dire la mesure, c'est à dire la subordination de l'instinct à l'intelligence, à été tout son culte ; la Beauté dans tous les domaines, celui de l'action ou de l'œuvre, comme celui du sentiment ; celui de la vie non moins que celui de l'art. Et cette religion, il l'a seule servie, et aussi bien, s'il avait fallu, il l'aurait servie seul. C'était là l'unique servitude qu'il fut en lui d'accepter. Et il a pu écrire avec la plus parfaite vérité :

> Trop libre pour servir et trop fier pour flatter
> Il trouva le désert au sein des Multitudes...
>
> (Le LAURIER)

Mais qu'importe au poète que sa voix soit couverte par la clameur des intérêts et des appétits vulgaires, par le bruit des préoccupations quotidiennes ?... Elle continuera de retentir, et un temps viendra, qui l'entendra. Si, éternel enivré, éternel déçu, il fait de sa propre vie, de ses douleurs, de ses joies et de ses déconvenues, la trame vivante, la matière palpitante de son œuvre, d'une œuvre élaborée dans l'isolement, à l'écart d'une réalité qui n'a pour lui que heurts et meurtrissures, c'est,

cependant, qu'il le sache ou non, cette réalité même qu'il travaille à régénérer... Infatigable avertisseur de l'idéal, son verbe impérieux, les exemples de désintéressement et d'abnégation à l'idée qu'il nous donne, nous rappellent sans cesse au devoir du sublime et de l'héroïsme... Et il ne se peut pas qu'il n'agisse sur les générations futures, en allant électriser dans les âmes juvéniles l'ambition d'une vie plus haute et plus noble. De sorte que, plus tard, lorsqu'il ne restera plus qu'un lointain souvenir des choses et des êtres d'aujourd'hui, la patrie, qui ne se reconnaît pas ou se reconnait mal dans son œuvre, la revendiquera avec orgueil et saluera dans son auteur un des plus chers et des plus ressemblants de ses enfants...

Et qu'on nous permette, pour conclure, de transcrire ici en façon, si l'on veut, de moralité, ces réflexions d'une vérité un peu altière d'un autre et illustre poète, Alfred de Vigny : « La Neutralité du penseur solitaire est une Neutralité armée qui s'éveille au besoin... Il inspire les actions publiques ou proteste contre elles, selon qu'il lui est révélé de le faire par la conscience qu'il a de l'avenir. Que lui importe si sa tête est exposée en se jetant en avant ou en arrière ?

» Il dit le mot qu'il faut dire et la lumière se fait.

» Il dit ce mot de loin en loin et, tandis que le mot fait son bruit, il rentre dans son silencieux travail. »

La Collection d'études « *Les Grands Belges* » fondée
M. Eugène Bacha, conservateur des manuscrits à la Biblioth
Royale de Belgique, fera connaître, en dehors de tout e
de parti, la vie et l'œuvre de ceux de nos compatriotes q
sont illustrés dans le domaine de la Science, des Beaux-
de la Littérature et de la Politique.

OUVRAGES PARUS :

EMILE VERHAEREN par ARNOLD GOFFIN.
(Portrait du poète, d'après le cliché de M. Beguin, photogra
Namur.)
CONSTANTIN MEUNIER par M. DEVIGNE.
GUIDO GEZELLE par M. DE RUDDER.
ADOLPHE QUETELET par JAMES VAN DRUNEN.
ROLAND de LASSUS par ERNEST CLOSSON.
THOMAS VINÇOTTE par M. DEVIGNE.
JULIEN DILLENS par ARNOLD GOFFIN.
EUGÈNE DEMOLDER par GEORGES RAMAEKERS.
LE CARDINAL MERCIER par le Chanoine L. NOËL.
ANTOINE WIERTZ par FIERENS-GEVAERT.
GILLES DEMARTEAU par ALBERT DE NEUVILLE.
GEORGES RODENBACH par GEORGES RAMAEKERS.
JACQUES JORDAENS par EUGÈNE HERDIES.
CÉSAR FRANCK par M. DE RUDDER.
LÉOPOLD II par GÉRARD HARRY.
CHRISTOPHE PLANTIN par MAURICE SABBE.
LAMBERT LOMBARD par MARTHE KUNTZIGER.
ANDRÉ-MODESTE GRÉTRY par ERNEST CLOSSON
HENRY VIEUXTEMPS par PAUL BERGMANS.

Turnhout. — Établissements Brepols, S. A.

